

testé de notre race dans la lutte du progrès et de l'affranchissement.

Les événements de 1837 survinrent malgré Papineau et malgré le clergé, car ces deux forces se donnaient alors franchement la main pour le succès de l'idée libérale, qui n'avait rien à gagner à la révolte.

La révolte échoua.

Papineau se retira aux États-Unis, le cœur navré de l'échec, non pas parce que l'échec atteignait son nom, mais parce qu'il retardait l'hégire de l'idée libérale.

En France, Papineau qui n'était pas un doctrinaire, fut salué comme un adepte des utopies philosophiques, parce qu'il portait le titre de révolutionnaire.

La France, qui se paie toujours de mots, ne voyait pas que cette rébellion avait été la négation de l'idée libérale, que c'était une révolution à rebours, dont le libéralisme faisait les frais.

Papineau, en vertu de ses dispositions, de ses études préalables, de ses relations fortuites ou forcées, devint un fervent du positivisme, doctrine inapplicable, mais dont son esprit enthousiaste et nébuleux ne sentait pas l'inadaptabilité temporaire à notre population d'alors.

Trop loyal pour céder un pas dans une position conquise, jamais il ne voulut faire plus que ces principes de sa deuxième vie, principes qu'il sut inculquer à ses amis et qui sont et doivent rester les fondements rationnels de la doctrine libérale.

Lorsque Papineau revint au Canada, il trouva sa place dans le cœur du peuple occupée par Lafontaine, qui exploitait alors la prudence, l'opportunisme, et dont les chefs actuels du parti libéral peuvent bien revendiquer le nom, car il est leur maître et ils en sont les souples disciples.

Papineau entreprit la lutte contre Lafontaine.

Il se présenta aux Chambres et fut battu. Le peuple, façonné à de nouvelles méthodes, lui tourna le dos.

C'est alors qu'il conçut le plan grandiose de faire triompher son libéralisme à lui, le libéralisme dont nous nous réclamons, dont il faut être l'adepte, si l'on veut avoir le droit de parler au nom de Papineau, et dont aussi il faut avoir le courage de porter ouvertement les couleurs, si l'on professe au fond du cœur ses hautes et puissantes doctrines.

Le parti de l'*Avenir* de 1854 fut fondé au sein d'une jeunesse généreuse, pleine de chaleur, de valeur et de rare talent.

On décida de reprendre l'agitation et d'employer trois forces.

1o La presse, et l'*Avenir* entama fièrement la bataille.

2o L'association, dont l'arme fut l'Institut Canadien.

3o Le parlement, en poussant dans l'enceinte législative les 13 de 1854.

Voilà ce qui fut fait, voilà le noyau dont découle le parti libéral, du général au caporal, du premier arrivé M. Laurier au dernier accepté M. Tarte.

Inutile de sortir de là.

Le parti libéral provient du mouvement de 1854 ou il n'est pas le parti libéral.

Cette tactique nouvelle, ces élections subites prirent le parti conservateur par surprise, comme il l'a été le 23 juin.

Il se remit et entama une contre lutte dont Monsieur Bourget fut l'âme dirigeante.

Nous citerons une autre fois le programme qui est la tunique de Nessus dont M. Laurier ne peut se dégager sans renoncer au titre de libéral et qu'il supporte d'ailleurs avec aisance, car, né dans ces principes, il ne peut les renier aujourd'hui. Ce lait qu'il a sucé c'est la chair de sa chair, ce libéralisme anglais qu'il invoque pour le public comme un dérivatif, c'est le libéralisme de 1854, ne courbant la tête devant aucune puissance sur